

The background of the book cover is a light beige color with a fine, woven texture. Scattered across this background are several overlapping, soft-edged circles in various colors, including shades of blue, green, purple, orange, red, and brown. The circles vary in size and opacity, creating a layered, artistic effect.

YARA EL-GHADBAN

LE PARFUM DE NOUR

ROMAN

MÉMOIRE
D'ENCRER



Yara El-Ghadban

LE PARFUM DE NOUR

Mémoire d'encrier reconnaît l'aide financière
du Gouvernement du Canada
par l'entremise du Conseil des Arts du Canada,
du Fonds du livre du Canada
et du Gouvernement du Québec
par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition
de livres, Gestion Sodec.

Mise en page : Claude Bergeron
Couverture : Étienne Bienvenu
Dépôt légal : 3^e trimestre 2015
© Éditions Mémoire d'encrier

ISBN 978-2-89712-330-7 (Papier)
ISBN 978-2-89712-332-1 (PDF)
ISBN 978-2-89712-331-4 (ePub)
PS8609.E334P37 2015 C843'.6 C2015-941708-2
PS9609.E334P37 2015

Mémoire d'encrier • 1260, rue Bélanger, bur. 201
Montréal • Québec • H2S 1H9
Tél. : 514 989 1491 • Téléc. : 514 928 9217
info@memoiredencrier.com • www.memoiredencrier.com

Yara El-Ghadban

LE PARFUM DE NOUR

Roman

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

DE LA MÊME AUTEURE

L'ombre de l'olivier, Montréal, Mémoire d'encrier, 2011.

Le Québec, la Charte, l'Autre. Et après ?, (Marie-Claude Haince, Yara El-Ghadban et Leïla Benhadjoudja, dir.), Montréal, Mémoire d'encrier, 2014.

*À Oncle Ayad
Toi, qui me liras désormais depuis le ciel
là où la langue n'est plus une barrière
et la souffrance bien loin...*

*Je suis qui je suis tout comme
Tu es qui tu es : Tu m'habites
Et j'habite en toi, vers toi et pour toi.
J'aime la clarté nécessaire
dans notre énigme partagée.
Mais je ne suis pas une terre
Ni un voyage.
Je suis femme. Ni plus ni moins.*

Mahmoud Darwich, *Le lit de l'étrangère*

BALHAM, LONDRES
KENMORE HOUSE SUR BOUNDARIES ROAD

LE JOUR DU PARFUM

LEILA

Dimanche, 1^{er} novembre 2009

Quelque chose d'étrange m'arrive. Je me suis endormie en lisant *Le parfum*. Entre le dernier mot que j'ai lu et le premier sifflet du train, je t'ai aperçu, debout sous un auvent de feuilles de vigne, le visage fixé sur une maison en pierre emperlée de figuiers. Un bulldozer dévorait la maison, arrachant les fruitiers plantés dans ses fossettes. Tu as marché vers les ruines et récolté les herbes sous les arbres déracinés. Je me suis approchée. Tu t'es retourné, murmurant ces mots en posant la main sur mon épaule :

— Ta terre est la Terre des dieux. Quand tout est perdu, il faut apprendre à vivre comme eux. Cueille les herbes et demain nous vivrons de nouveau.

Dans tes yeux, j'ai vu la menthe, le romarin, la sauge, le thym. J'ai vu l'anis étoilé et le parfum de l'univers. Il était rouge, il était vert, alchimie de colère et de tendresse. Le parfum s'est épanché de ton corps et m'a emportée.

5h20. Le train me réveille en traversant le viaduc de Boundaries Road, comme il le fait chaque

matin. La chambre se met à tourner. Le roman n'est pas couché à plat. Les oreillers sont jetés par terre. Mon cœur palpite, la camisole colle à ma peau. Mes cheveux glissent entre mes doigts, lourds et gras. Je plonge le nez dans les draps. Ils sentent le lait. Ils sentent le désir. Une chaleur moite se love entre mes cuisses. Cela fait si longtemps que je n'ai pas humé l'odeur de ta jouissance ou la mienne, le goût du sel au bout de ma langue, le vertige qui suit l'abandon, que je les reconnais à peine. Après tant de nuits arides, le corps est comateux, les muscles engourdis d'avoir trop peu enlacé un autre corps. Voilà tout à coup que l'eau coule de nouveau. C'est comme si j'avais pris un bain de sueur. Comme si nous avions fait l'amour toute la nuit. Comme si j'avais joui plusieurs fois de suite.

Il m'arrive de tomber dans les romans que je lis. *Le parfum* a tout pour allumer mes sens, et me faire rêver. Autant de noms de fleurs, d'épices et d'arômes pour envoûter l'esprit le plus frugal. Et pourtant, ce qui m'arrive n'a rien à voir avec le roman. De cela, je suis certaine, car la sécheresse qui s'est emparée de moi depuis un an, même la poésie n'a pas pu la chasser. Au début, les signes sont subtils : les cheveux perdent de l'éclat, la peau déshydratée picote. Au fil des jours, les rides du sourire disparaissent, celles de l'insomnie se creusent. Les caresses laissent le cœur indifférent, le pouls n'a plus d'élan. Mes doigts qui aimaient tant jouer des gammes chromatiques sur ton dos n'ont plus le sens du rythme. Les vers de Darwich que je chuchotais à ton oreille s'égarèrent à mi-chemin. Le jour où je ne me souviendrai

plus de ses poèmes, la sécheresse ne me quittera plus jamais.

Je me lève et ouvre la fenêtre. Le train est déjà passé, mais son écho lambine sur le viaduc. Je prends une grande respiration. Le matin sent le poisson. L'humidité s'attache à la moindre brise, se couche sur les trottoirs, s'imprègne dans la terre qu'on aurait prise pour du chocolat noir, ou rampe le long des façades des maisons en un masque de mousse verte qui leur mange le visage entier, sauf les yeux et la bouche. Le soleil n'est pas assez fort pour chasser les nuages, ni pour débarrasser le ciel du gris. Ses rayons luisent sur des écailles d'argent, voilées d'une odeur qui me rappelle celle des truites que nous pêchions derrière le chalet de Lac-Caché. Jamais les Laurentides ne sont aussi loin que lorsque l'odeur du poisson entre par la fenêtre.

Nous sommes en novembre. L'aurore est blafarde. La nuit manque d'étoiles. L'automne s'éteint, mais la neige ne suivra pas. Nous agoniserons ainsi pendant plusieurs mois. Des sommeils sans rêves qui carburent à la fatigue et à l'ennui. Je me suis endormie, résignée à ce qui m'attend, mais quelque chose est venu vers moi depuis un lieu qui, je croyais, avait oublié mon corps.

Je vais au salon, une grande salle carrée qui sert à la fois de cuisine, de salle à manger et de bureau. Ma table de travail est installée dans le coin derrière le canapé. Il était une fois où elle s'écroulait sous la paperasse, les photos prises sur le terrain, les carnets et les fichiers des gens interviewés, les piles d'articles photocopiés et de

livres farcis de post-it roses et jaunes. Et là où le mur est à présent nu, j'aurais autrefois suspendu un babillard couvert du plan du documentaire, avec ses séquences, l'évolution du récit, les différents témoignages et le minutage scène par scène. Si j'allumais l'ordinateur, les gros titres des quotidiens s'afficheraient l'un après l'autre. J'ai longtemps cherché ton visage dans les images, mais les images sont aussi aveugles que les photographes qui les prennent. Celles des disparus restent les mêmes, une photo de passeport, ou un cliché pris dans un autre contexte. La tienne te montre en pleine action: médecin canadien examinant un jeune patient à Ramallah dans une clinique ambulante mise sur pied grâce à son gouvernement. Elle date d'au moins cinq ans. Dorénavant, le Canada exporte les armes à la place des analyseurs sanguins et des vaccins. Il préfère aux guérisseurs les guerriers, abhorre les journalistes, encore plus les documentaristes aux généalogies suspectes comme moi. Ta photo de Ramallah ne fait plus la une depuis qu'on t'a su disparu à Gaza, là où la lumière des flashes ne se rend pas et les armes vendues accomplissent leur tâche macabre.

À présent, l'écran de l'ordinateur est noir, ma table de travail, propre. Seuls les livres refusent de se soumettre. Certains gisent sur le bord de la table, d'autres ont érigé une tour de Babel à ses pieds, toujours remplis de papiers post-it et de notes dans les marges. Leur présence me reconforte, même s'ils semblent s'être lassés de moi. Toute une bibliothèque sur la Palestine me dévisage, m'accusant en français, en anglais, en arabe.

La culpabilité n'a pas de langue. Je lui tourne le dos, comme je le fais depuis des mois, et me dirige vers la cuisine.

6h. La faim me ronge. J'ai de cet appétit qui rend l'homme sauvage. Et j'ai envie de tout sauf du petit déjeuner habituel. J'ai le goût d'une de ces truites piégées dans le filet de l'aurore, mais à l'heure qu'il est, il ne sert à rien de faire le tour du quartier. Les habitants de Balham tiennent au repos le dimanche. Les fêtards font la grasse matinée après un samedi soir trop arrosé, les retraités attendent que le jour chasse la brume avant de s'aventurer avec les chiens dans les parcs. À part le Sainsbury's, les commerces ouvrent à l'heure du brunch et tout ferme avant le coucher du soleil, même les pharmacies. En début de matinée, Hildreth Street Market n'est que bras qui montent les auvents des marchands, et jambes qui déchargent les camions remplis de fruits et de légumes. Je me contente d'une tasse de thé et une banane et enfile mon costume de course. Je jette un coup d'œil dans l'autre chambre. Mon petit soleil dort. Il ne se réveillera pas avant 7h30. Juste au cas où, je laisse une note sur le tableau blanc suspendu au-dessus de son ensemble de train, comme d'habitude – Chéri, je cours. De retour dans une heure. Le bol de céréales est dans le lave-vaisselle, t'aime, Maman – et je sors.

Moi qui trouvais le jogging obscène – ne court-on pas déjà trop dans la vie – me voilà devenue, depuis un an, une coureuse assidue qui fait ses 30 kilomètres par semaine et use les chaussures comme d'autres les crayons à mine.

J'ai commencé par la marche. Je marchais pendant des heures. Tout pour ne pas rentrer. Tout pour ne pas me retrouver entre les murs blancs de Kenmore House. Tout pour ne pas dévisager depuis les fenêtres le stationnement de l'immeuble voisin. Je les garde sans rideaux. J'ai enlevé les moustiquaires. J'ai soif d'air et de lumière. Le soleil, même lorsqu'il entre dans la maison, se rétrécit. Je déteste cet appartement. Pourtant, je ne reçois que des compliments de la part des visiteurs. Comment l'avez-vous déniché? Des logements si bien faits, c'est une rareté! Et tout près de la station de métro, en plus. Il est immense, votre *master bedroom*. Quelle chance! Leurs compliments m'agacent.

Les premiers jours, je les ai passés dans les rues, à pied. Je marchais rapidement. Je voyais la façon dont les piétons me fuyaient. Même quand je ne le voulais pas, je les intimidais. Parfois je m'arrêtais et je tenais la porte de l'épicerie ou du métro pour les passagers. Prenez votre temps. Je ne suis pas pressée. Mes mots ne faisaient que les stresser. Alors ils allaient encore plus vite, s'excusaient, laissaient tomber leur sac, ou trébuchaient. J'avais beau leur sourire, ils n'étaient pas dupes. Je ne marchais pas, je piétinais. J'écrasais la ville de trottoir en trottoir, jusqu'au jour où marcher n'a plus suffi. Il a fallu courir.

Je prends la mesure de Londres par ses parcs. Je me délecte de négliger ses musées et ses palais. Le charme qui m'entoure recèle quelque chose de sinistre. On dirait un mensonge tellement gros qu'il ne vaut plus la peine de le dénoncer. Alors je

cours en gardant les œillères bien serrées. Les écouteurs pompent la musique d'autres lieux, d'autres temps. Les chansons de mon adolescence, de mes peines de cœur, celles de la mère, de l'épouse et de l'amante. Cat Stevens, au premier baiser, *L'albatros* de Léo Ferré, Édith Piaf autour d'un vin et de Rochefort, Fairuz aux petits matins de Ramallah et la voix de Darwich pour la longue route...

Je monte de cette vallée un peu comme les marches de mon âme. Je grimpe une colline élevée pour voir la mer. Aucune chanson ne me porte, aucun malentendu avec l'existence... Mais les nuages se sont amoncelés recouvrant la plaine, les points cardinaux et la mer.

Tout à coup des images surgissent, placardant la musique de photos d'immeubles écrasés, de dates, de coordonnées, substituant à la poésie la grammaire brisée des gros titres criards: Trêve humanitaire violée! L'école Al-Faroukh bombardée! La mosquée de l'hôpital Al-Shifa pulvérisée! Vingt-six membres d'une famille anéantis! À force d'avancer, je reviens sur mes pas, et sur le dernier message que j'ai reçu de toi avant ta disparition :

27 décembre 2008

Raids israéliens depuis l'avant-midi. Cent cibles touchées en moins de 5 minutes. Deux cents morts, et ça ne fait que commencer. Appel à l'aide des collègues à l'hôpital Al-Shifa. Des flots de victimes dégorgent dans la salle d'urgence sans répit. Ils n'arrivent plus à en faire le décompte. Zéro journaliste sur le terrain à part ceux des médias locaux. Je quitte Ramallah. Départ immédiat pour

Gaza avec des médecins de l'UNRWA. Je t'écrirai de là-bas.

C'est moi la journaliste alors que c'était toi qui m'informais. J'ai attendu pendant que les bombes annihilent les villes, et les morts se multipliaient par dizaines et centaines. J'ai attendu, mais le message promis n'est jamais venu. Puis, la nouvelle est tombée :

15 janvier 2009 — Les locaux de l'UNRWA, l'agence de l'ONU responsable des réfugiés palestiniens, attaqués aux bombes au phosphore à Gaza. Plusieurs civils portés disparus, incluant des médecins occidentaux.

Pourquoi n'étais-je pas avec toi? Qu'est-ce que je faisais ici alors que je devais être là-bas? Je me pose les mêmes questions depuis des mois, traversant les lieux du lac à la mer, du bleu au rouge, des Laurentides aux collines de la Palestine, les stops interminables aux *checkpoints* enjambant les événements. Les premiers jours à Ramallah, cet automne doux de 1998 où tout semblait encore possible malgré les premiers signes de l'échec du processus de paix, moi prenant des notes dans mon calepin de documentariste sur telle initiative en santé publique et telle contribution des médecins canadiens au développement du système de santé du futur État palestinien; le dernier baiser partagé il y a un an, un 1^{er} novembre frisquet de 2008, au bord du Lac-Caché. Les langues se mêlent aux lieux, les paysages aux paysages, Ramallah, Montréal, Londres et toutes ces autres villes dont l'ombre me poursuit depuis l'enfance. Les souvenirs

Détour par First Avenue, Myrtille Devilmé
Éloge des ténèbres, Verly Dabel
Impasse Dignité, Emmelie Prophète
La prison des jours, Michel Soukar
Coulées, Mahigan Lepage
Maudite éducation, Gary Victor
Je ne savais pas que la vie serait si longue après la mort, collectif dirigé par Gary Victor
Jeune fille vue de dos, Céline Nannini
L'amant du lac, Virginia Pésémapéo Bordeleau
La nuit de l'Imoko, Boubacar Boris Diop
Les chants incomplets, Miguel Duplan
La dernière nuit de Cincinnatus Leconte, Michel Soukar
Cures et châtements, Gary Victor
Des vies cassées, Nigel H. Thomas (traduit par Alexie Doucet)
Le testament des solitudes, Emmelie Prophète
Première nuit: une anthologie du désir, collectif dirigé par Léonora Miano
La maison des épices, Nafissatou Dia Diouf
L'enfant hiver, Virginia Pésémapéo Bordeleau
Quartz, Joanne Rochette
Fuites mineures, Mahigan Lepage
Les brasseurs de la ville, Evains Wêche
Le vieux canapé bleu, Seymour Mayne
Volcaniques: une anthologie du plaisir, collectif dirigé par Léonora Miano
Le bout du monde est une fenêtre, Emmelie Prophète
Manhattan Blues, Jean-Claude Charles

YARA EL-GHADBAN

LE PARFUM DE NOUR

Arômes. Sensualité. Mystère. *Le parfum de Nour* raconte la fable de l'exil, de l'amour, de la guerre. Seule la passion sauvera Nour, Leila et Bennett des fantômes qui les tourmentent. Écriture d'une rare musicalité où se jouent l'audace et la tendresse. Ce roman évoque les déchirures qui grandissent l'existence.

À Londres, ma voisine cuisinait. Je lisais la poésie de Mahmoud Darwich et je pensais au sort de la Palestine, enveloppée dans l'odeur de ces mets flottant dans le couloir. Une douce complicité me liait à cette voisine inconnue. J'écrivais *Le parfum de Nour* avec ces fragrances alors que Gaza était sous les bombes. Le roman est né de ces moments de bonheur et d'horreur où la vie enlace la mort.

Née en 1976, Yara El-Ghadban est romancière, anthropologue et musicienne. D'origine palestinienne, elle s'établit à Montréal en 1989 après un long parcours de migration : Dubaï, Buenos Aires, Beyrouth, Sanaa et Londres. Elle a publié son premier roman *L'ombre de l'olivier* chez Mémoire d'encrier en 2011.

